

# Pour en finir avec la Saint-Valentin

MARTINE VANDEMEULEBROUCKE

**C**arole, 15 ans, a cessé d'aller à la piscine. Tant pis si elle perdra des points en gym. Elle ne supporte plus les commentaires des garçons sur ses seins et sur ses fesses. Dans une autre classe, les élèves ont trouvé un autre stratagème. Une semaine, ce sont les garçons qui vont nager, l'autre, ce sont les filles. Nous sommes dans une école du Brabant wallon. Avec des élèves appartenant majoritairement à la classe moyenne belge.

Malika, 17 ans, en a marre d'être en jogging, sept jours sur sept. Le voile, elle l'accepte plus ou moins. Mais la quasi-obligation de cacher ses formes pour ne plus se faire traiter de «pute», c'est trop. Le pire, me dit-elle, c'est que son petit frère (11 ans) s'y est mis lui aussi. L'autre jour, il l'a traitée de «salope» parce qu'elle essayait le mascara d'une copine.

Dans les centres de planning familial comme dans les centres spécialisés dans l'aide aux femmes victimes de violences conjugales, cela fait quelques années déjà que les médecins et les intervenants sociaux constatent une progression des comportements machistes, de la violence psychologique et sexuelle entre les adolescents. Et pas seulement dans les quartiers dits «difficiles» ou peuplés essentiellement de jeunes de confession musulmane. «La banalisation de la violence verbale est inquiétante», nous expliquait Odette Simon, conseillère au centre de prévention de Bruxelles à l'occasion de la campagne lancée par Amnesty International contre les violences conjuga-

les. «Les filles subissent tant à l'école que dans leur quartier, des injures à connotation sexuelle qui paraissent "normales" pour les garçons». Le plus étonnant sans doute est de constater que cette violence se développe dans des milieux différents pour des raisons différentes mais avec le même résultat. On connaît la pression qui s'exerce aujourd'hui sur beaucoup de jeunes filles d'origine marocaine ou turque. Et la dégradation de la condition féminine dans les banlieues françaises comme dans certaines grandes villes belges. En cause: la montée d'un islamisme fondamentaliste, la ghettoïsation croissante des quartiers qui amènent le retour de formes d'organisations traditionnelles fondées sur le patriarcat. La communication entre garçons et filles est devenue difficile et empreinte d'agressivité. Les mariages contraints réapparaissent.

Dans les couples ados non musulmans, c'est l'image du couple fusionnel qui fait des ravages. Une image largement véhiculée par certaines séries télévisées américaines qui exaltent la jalousie, la possessivité comme des preuves d'amour et des valeurs en soi. «Il est surprenant d'entendre des adolescentes dire: il m'aime, la preuve c'est qu'il se fâche quand je parle avec un autre», poursuit Odette Simon. «Beaucoup de jeunes s'isolent de leur famille, de leurs amis dès qu'ils vivent ensemble. La relation peut alors devenir étouffante et violente. On enferme l'autre dans la relation amoureuse et il se développe au sein de ces jeunes couples une vraie pathologie de l'abandon».

Violence verbale banalisée. Violence physique aussi. Des adolescentes de 16, 17 ans régulièrement frappées par leur ami, cela se rencontre de plus en plus souvent, nous explique un médecin d'un centre PMS liégeois. Fatoumata Sidibe, fondatrice du tout jeune collectif belge «Ni putes ni soumises» est convaincue du caractère universel de ce regain du machisme. «"Ni putes ni soumises" est né dans les banlieues françaises et est ciblé surtout les populations de ces quartiers mais on se rend compte que la violence à l'égard des filles touche toutes les classes sociales. Elles se font traiter de "putes" aussi dans les "belles" écoles de Bruxelles. Cela fait partie du machisme ambiant qui règne aujourd'hui et qui n'est pas le fait d'une religion bien précise. Notre collectif veut mener un combat pour le respect entre hommes et femmes car l'homophobie aussi est en pleine recrudescence. Ce sera l'une des premières actions concrètes que nous comptons mener dans les écoles en 2006».

Fin 2004, la Communauté française a lancé une action de prévention de la violence à destination des élèves de plus de 15 ans («la violence nuit gravement à l'amour»). Mais l'apprentissage de la vie sexuelle et affective n'est toujours pas au programme scolaire. Les informations données aux élèves restent «anatomiques». On parle préservatifs, IVG mais pas des émotions ni des relations affectives entre garçons et filles. Les centres de planning familial estiment pourtant cette approche indispensable.



Campagne de sensibilisation et de lutte contre la violence domestique auprès des jeunes (Communauté française - Égalité des chances) - egalite@cfwb.be.